

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 30 ET DIMANCHE 31 MARS 2013



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Kim Thúy a écrit *Mãn* parce qu'elle avait une idée en tête et qu'elle avait avant toute chose envie d'aller au bout du plaisir de l'écriture.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE — ENTRETIEN

Les lunettes roses de Kim Thúy

CHRISTIAN DESMEULES

Pendant que chauffe l'eau pour le thé, Kim Thúy nous laisse choisir le terrain des «hostilités» dans sa maison du Vieux-Longueuil. On opte vite pour «sa» pièce, où il doit y avoir du mouvement, un drôle de mélange entre bureau, boudoir et vestibule. Une pièce qui lui ressemble, baignée par une faible lumière de mars, par un flot de paroles et d'anecdotes difficile à endiguer, tandis que *Mãn*, son nouveau livre, arrive bientôt en librairie et qu'il nous faut en parler — mais le faut-il?

Combien de «vies» peut-on avoir au cours d'une seule existence? Sans surprise, la plupart des gens ont des trajectoires plutôt continues. D'autres, plus rares, semblent collectionner les «ruptures». Autant de brisures dans lesquelles on pourrait aussi deviner, en les compilant avec attention, une grande part de continuité.

Peut-être parce qu'elle a été marquée très tôt au fer rouge de la rupture, Kim Thúy semble avoir collectionné un peu au hasard les incarnations. Forcée de fuir Saigon devant l'avancée des forces communistes venues du Nord, elle s'installe à la fin des années 70 avec sa famille dans une petite ville des Cantons-de-l'Est, après une escale dans un camp de réfugiés en Malaisie. Elle avait dix ans.

Ponctué d'éclats de rire — comme le sera toute l'entrevue —, le récit de ses études catastrophiques en traduction est à lui seul contagieux. Au grand dam de ses parents, qui auraient préféré la voir poursuivre des études en sciences, Kim Thúy sera ainsi interprète, avocate, restauratrice, écrivaine.

L'écriture comme une punition

C'est donc après bien des détours qu'elle est arrivée à l'écriture. Le bail du restaurant qu'elle gérait depuis cinq ans en face du théâtre Corona était sur le point de prendre fin, il lui fallait prendre une décision. «J'étais déficitaire, même si

j'avais un bon soutien de la part des clients. Je ne savais pas gérer. Je ne sais pas comment compter! Les clients changeaient eux-mêmes les prix sur le tableau noir pour ne pas que le resto ferme...»

C'est son mari qui l'a mise au pied du mur. À l'aube de la quarantaine, il était temps pour cette mère de deux enfants — dont un garçon autiste — de trouver ce qu'elle voulait faire dans la vie... «*Mon mari m'a imposé un mois de punition*», raconte-t-elle un peu à la blague.

Le mois est devenu un été, puis tout un automne et un hiver. Un hiver passé les fesses bien au chaud sur sa chaise de travail dans «sa» pièce, son cocon, les pieds sur la chauffeuse, à transformer et à filer quelques notes jetées sur le papier. À découvrir l'immense plaisir de broder un texte. La confiance inébranlable de quelques amis, anciens clients du restaurant, lui a par la suite permis de trouver rapidement un éditeur.

C'est ainsi qu'est né *Ru*, son premier livre, un récit émuant livré à cœur ouvert, qui remontait en profondeur le cours de la mémoire d'une fillette arrivée au Québec avec la première vague de *boat people* vietnamiens.

Et le livre a été l'immense succès que l'on sait, autant critique que commercial: 120 000 exemplaires vendus au Québec, le Prix du Gouverneur général en 2010, *Ru* a depuis été traduit en une quinzaine de langues. Tout ça, rappelle-t-elle avec stupéfaction, sans l'avoir vraiment cherché. «*Je n'ai pas léché de timbres... Et pourtant, j'adore ça, lécher des timbres*, raconte-t-elle en pouffant de rire. *Ça donne un high! Écrire, ce n'était pas sérieux. Et ça ne l'était pas non plus avec le deuxième.*»

Une vie fictive

En 2011, elle publiait *À toi*, une correspondance avec l'écrivain suisse Pascal Janovjak, rencontré par hasard à Monaco, alors que tous les deux

étaient finalistes du prix littéraire Prince Pierre de Monaco. Ce second livre aurait pu afficher un avertissement comme on en trouve sur les emballages de certains aliments: contient des traces de spontanéité, d'humour et d'humanité.

Mãn, son troisième titre, est cette fois une «vraie» fiction, qui raconte la trajectoire d'une immigrante vietnamienne mariée à un restaurateur montréalais, peu à peu confrontée, au contact de la liberté et du confort occidental, à ses propres choix.

«Le sacrifice de soi, c'est aussi parfois le plus grand amour possible»

«*Mais pour moi, Ru était d'une certaine manière une fiction. Parce qu'il me semble qu'il est impossible de décrire un vrai moment de réalité. Je crois que ça ne se lirait pas. En tout cas, moi, je ne pourrais jamais l'écrire. Si tu le demandes à ma mère ou à mes frères, ils te diront que je ne suis jamais capable de dire les choses telles qu'elles sont. Ma mère pense que je porte des lunettes roses... Elle avait très peur pour moi; elle pensait qu'une fois devenue adulte, j'allais me frapper contre beaucoup de murs. Je ne les vois pas, les murs, elle avait peut-être raison... Mais on peut aussi ne pas les voir. On peut faire ce choix-là.*»

Elle continue en riant: «*Dans ma tête, je vis déjà une vie fictive!*» D'ailleurs, beaucoup de Vietnamiens ont reproché à Kim Thúy d'avoir été trop douce dans *Ru* avec les communistes, «*trop réconciliante*». C'est sa façon de voir la vie. Et c'est ce qui fait une grande partie de son charme.

«*J'ai eu la chance de retourner au Vietnam, poursuit-elle, et de voir de l'autre côté de la clôture. Une mère qui perd un enfant, qu'il soit communiste ou non, peu importe, c'est une mère qui perd un enfant. Ça ne sert à rien de s'entredéchirer, on a tous été victimes. Une guerre ne crée que des victimes. Je suis désolée... Et si on continue après ça à se détester, on continue à perdre.*»

VOIR PAGE F 2 : THÚY



Le retour de trois éditeurs

Page F 2



L'insondable beauté de Georges-Hébert Germain

Page F 3

Louis Hémon Erreur sur la personne

CHRISTIAN RIOUX

à Paris

Le 9 juillet prochain, il y aura cent ans que l'auteur de *Maria Chapdelaine* trouva la mort à 33 ans dans un mystérieux accident de train. En route pour Winnipeg, Louis Hémon aurait été frappé par une locomotive du Canadien Pacifique à Chapleau, dans le nord de l'Ontario.

Un demi-siècle avant Jack Kerouac, ce fils de notable de Brest avait envoyé promener sa famille et l'institution littéraire que représentait son père inspecteur général des Lettres. Tout cela pour rouler sa bosse en Angleterre et au Lac-Saint-Jean, avant de s'embarquer dans les trains comme des milliers d'autres à la découverte de l'Ouest.

Alors qu'on a toutes les raisons de croire qu'il a été inhumé dans la fosse commune de Chapleau, Louis Hémon possède pourtant une épitaphe en bonne et due forme gravée à son nom sur «sa» tombe à Chapleau. Cette sépulture probablement fictive pourrait être le symbole parfait d'un auteur finalement méconnu à qui l'on aura fabriqué une fausse identité. La chose ne fait aucun doute pour l'historien français Alain Boulaire, qui vient de publier *Louis Hémon ou la vie volée de l'auteur de Maria Chapdelaine* (éd. Le Télégramme).

«*Il y a de toute évidence erreur sur la personne*, dit-il. *On a fait de Louis Hémon un chantre des valeurs rurales et catholiques, ce qu'il n'a jamais été. C'était au contraire un homme en révolte contre l'hypocrisie bourgeoise de son époque et qui refusa le mariage. Un précurseur et un aventurier amoureux de la nature.*»

Ce mythe posthume sera tel qu'il jettera une ombre opaque sur les romans que Louis Hémon avait écrits en Angleterre. *Monsieur Ripois*, l'histoire d'un séducteur froid et méprisant, sera pilonné en 1951 pour atteinte aux bonnes mœurs. Le cinéaste François Truffaut dira pourtant que c'était «*une manière de chef-d'œuvre*». *Maria Chapdelaine* a beau avoir fait la fortune des éditions Grasset (175 000 exemplaires vendus en sept mois et un million en 30 ans), cela n'empêchera pas l'œuvre de son auteur de



Louis Hémon

VOIR PAGE F 5 : HÉMON

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

10 AU 14 AVRIL 2013

CENTRE DES CONGRÈS DE QUÉBEC

WWW.SILO.CA

présente

le Soleil

Dejardins

Centre des congrès de Québec

LIVRES

APRÈS UN PARCOURS DU COMBATTANT

Retour au front de l'édition

Pour les éditeurs Pierre Bourdon, Brigitte Bouchard et Victor-Lévy Beaulieu, la dernière année n'a pas été facile. Ils sont de retour, chacun à leur façon, sur le front de l'édition. Instantané de ces trois personnalités très différentes, toutes capables de causer des surprises et des passions dans leur champ d'action respectif.



Pierre Bourdon fait aujourd'hui le pari de se réinventer dans l'édition.

FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Pierre Bourdon, toujours populaire

Après avoir été le patron de l'ADP, une des plus importantes agences de distribution de livres au Québec, après avoir passé 11 ans à la barre des éditions de l'Homme, l'éditeur Pierre Bourdon a fait le pari audacieux de passer au service d'une chaîne de librairies. «Je me suis laissé séduire par Blaise Renaud. Je connaissais un peu son père et je l'estimais. Toutefois, cette association avec Renaud-Bray a été aussi courte qu'inattendue. Aujourd'hui, ma déception est derrière moi.» Pierre Bourdon fait aujourd'hui le pari de se réinventer dans l'édition.

Il pourrait bien rapidement se faire une place avantageuse du côté de l'édition populaire. Ce milieu, il le connaît comme le fond de sa poche. Dans quelques jours, Pierre Bourdon lance les éditions Recto Verso. La maison est la propriété de Claude Charron, l'éditeur à succès de magazines populaires comme *La Semaine*.

«M. Charron a fait beaucoup

de livres au cours de sa carrière. Certains ont connu de très grands succès commerciaux. Mais il n'avait jamais vraiment structuré une maison d'édition. Voyant que j'étais disponible, il s'est dit que ça valait le coup d'essayer de mettre sur pied quelque chose.»

Recto Verso va publier de la littérature populaire, des romans policiers, des livres pour jeunes et moins jeunes. «Pour l'instant, nous allons produire une soixantaine de titres par année.» Au programme des prochaines semaines, un roman policier de la prolifique Sylvie-Catherine De Vaillint intitulé *La valse des odieux*. Dans la même veine populaire, l'histoire d'un fils d'immigrants français de Paul-Christian Deroo intitulée *Conquistador* et le roman de Paul Villeneuve, un ancien journaliste du *Journal de Montréal*, intitulé *Les jeudis d'Antoine et de Léo*.

«Je ne m'en cache pas, explique l'éditeur, toujours jovial, ce sera de l'édition grand public. Je ne me compare pas à Alto ou à des maisons comme ça.»

À l'automne, sous une autre étiquette dont le nom reste encore à déterminer, Pierre Bourdon entend faire paraître de beaux livres, ou du moins «des albums plus élaborés, du côté du livre de cuisine et de l'art de vivre. Je ne me lancerai pas dans le livre de référence. Je veux travailler avec des gens avec qui je vais avoir du plaisir.»

Enfin, une troisième enseigne placée sous sa direction va proposer des romans sentimentaux aux Québécois. «Du roman sentimental, des histoires d'amour à la *Danielle Steel* ou du genre publié chez *J'ai lu*, il s'en vend à la tonne! Mais personne chez nous n'ose en publier. Moi, je vais oser. Ça ne me gêne pas.»

Le grand lancement officiel de Recto Verso a lieu début avril au Monument-National. «J'ai déjà une belle équipe autour de moi. Je crois que c'est un beau projet qui commence.»

Jean-François Nadeau
Le Devoir

VLB, le phénix

Dans le monde de l'édition, l'écrivain Victor-Lévy Beaulieu fait figure de véritable phénix. Depuis les années 1970, du temps où il était directeur littéraire des éditions du Jour, jusqu'à aujourd'hui, il n'a cessé d'affronter vents et marées, quitte à les provoquer d'abord lui-même pour mieux finir par en triompher à sa manière, avec son panache. Les déconforts éditoriaux, il connaît.



Victor-Lévy Beaulieu

L'an passé, il a connu un nouveau passage à vide avec les éditions Trois-Pistoles. Sa maison a dû temporairement cesser de faire paraître des titres. Il a alors offert de payer ses auteurs avec des exemplaires de leurs livres. Des en-

nuis financiers et quelques ennemis de santé l'ont forcé à prendre une pause. «Debout à 4 heures du matin tous les jours, je travaillais plus de 80 heures par semaine. Comme le dit mon ami Raoul Duguay, il est normal que les molécules finissent par flotter moins bien... J'ai recommencé à travailler en décembre, mais je travaille un peu moins.»

La situation s'est calmée. Et Victor-Lévy Beaulieu est reparti de plus belle. Viennent de paraître ses *Contes, légendes et récits de l'île de Montréal* sous la direction d'Aurélien Boivin. «J'ai refait la structure de la maison et j'ai remis de l'argent. On a fait le ménage dans les invendus. Et on est plus présents désormais sur les ré-

seaux sociaux. Nos ventes directes ont progressé. Mais c'est certain que nous ne sommes pas les seuls dans cette situation. Il y a une baisse dans le nombre d'ouvrages vendus. La courbe est descendante, et pas seulement au Québec. Chez nous, il y a plusieurs nouveaux éditeurs, mais la population de lecteurs n'augmente pas. Le marché n'est pas capable d'absorber tout ce qui paraît.»

VLB réduira sa production. «On a sept titres pour l'automne. On veut en faire désormais un gros maximum de 14 par année plutôt que 18.» L'éditeur continue de donner de la place à l'écrivain. «Je travaille toujours sur Nietzsche. Le gros œuvre devrait être terminé d'ici septembre pour une publication en 2014.»

Jean-François Nadeau
Le Devoir

Brigitte Bouchard, revenir à Montréal

Brigitte Bouchard arrive d'Europe cette semaine avec un nouveau livre de Louis-Bernard Robitaille sous le bras. *Dernier voyage à Buenos Aires*, le livre de Robitaille, constitue le premier titre de la collection qu'elle dirige désormais aux éditions Noir sur blanc, une petite maison intégrée à un vaste ensemble éditorial suisse, Libella, qui compte notamment les éditions Phébus, Buchet-Chaster et Libretto.



Brigitte Bouchard

Ancienne éditrice et fondatrice à Montréal des éditions Les Allusifs, Brigitte Bouchard avait dû jeter l'éponge l'an passé après avoir auparavant cédé le contrôle de son entreprise aux éditions Leméac. En Europe, la propriétaire du groupe Libella, Vera Michalski, était intéressée par le rachat des

Allusifs, explique l'éditrice: «C'est elle qui devait reprendre les parts de Leméac. Ça a échoué.»

L'éditrice a refait son nid à Paris, où ses activités la conduisaient depuis longtemps. «Je vais faire un peu comme aux Allusifs. Mais je n'ai plus de bureau à Montréal. Je repars un mois à Paris bientôt. Je reviens deux semaines. Je vais faire à peu près moitié moitié.» Sa collection, baptisée «Notabilia», affiche certaines ressemblances avec la facture de certains livres des Allusifs.

«Notabilia» va reprendre plusieurs auteurs publiés précédemment par Bouchard, dont Antonio Ungar et Sophie Divry, dont les titres sont annoncés ce printemps. La directrice de la collection annonce par ailleurs que plusieurs écrivains asso-

ciés à son ancienne maison vont continuer de publier avec elle. Ce serait le cas de Sylvain Trudel, de Pierre Jourde, d'Eveline Maihot et de Tecia Werbowsky, pour ne nommer que ceux-là. «À l'automne, je vais publier *La mer de la tranquillité* de Sylvain Trudel. Il a réécrit le livre et ajouté une nouvelle. Nous ferons paraître six titres cette année. Ensuite, ce sera un maximum de huit.»

Ces livres seront distribués au Québec par Gallimard. *Le dernier voyage à Buenos Aires*, qu'elle lance cette semaine à Montréal, fait l'objet d'une critique de Christian Desmeules en page F 3 de ce cahier. Un «livre envoûtant», écrivait pour sa part *Le Canard enchaîné* le 20 mars dernier.

Jean-François Nadeau
Le Devoir

Déjà en librairie

L'APPARITION DU NORD

selon GÉRARD MERCATOR

Louis-Edmond Hamelin, Stéfano Biondo et Joë Bouchard

SEPTENTRION, Q.C. CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Conseil des Arts du Canada

XYZ éditeur

«Un roman formidable, par une jeune auteure lumineuse qui ne finit pas de nous étonner.»

Martine Desjardins, *L'actualité*

Émilie Andrewes

Conspiration autour d'une chanson d'amour

Également disponible en version numérique

www.editionsxyz.com

THÚY

SUITE DE LA PAGE F 1

«Je ne crois pas que je pourrais écrire sur quelque chose que je n'ai jamais moi-même senti, touché, goûté ou vu. Je n'ai pas d'imagination. C'est ça, mon problème! Voilà! Ça me prend

une base assez solide.» Alors, elle a puisé un peu partout dans ses souvenirs et autour d'elle, en combinant dans son roman quantité de choses: une tante amoureuse d'un soldat, un cousin qui apprenait le dictionnaire, la saveur d'un fruit exotique, sa propre expérience de restauratrice.

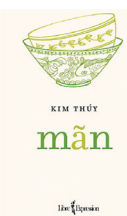
Elle a écrit *Mãn* parce qu'elle avait une idée en tête et qu'elle avait avant toute chose envie d'aller au bout du plaisir de l'écriture.

Il est beaucoup question d'amour dans *Mãn*, sous toutes ses coutures, qu'il s'agisse d'amitié, d'amour maternel, d'amour conjugal ou de passion

romantique. L'amour est-il un luxe? «Quand on est en mode survie, on n'a pas le temps d'y penser, on est en pleine course. Quand tu survies, tu ne choisis pas. Mais vivre, vivre quand tu commences à avoir vraiment le choix, c'est compliqué...»

«On aime différemment dans des contextes différents, croit-elle. Mais l'amour, lui, reste l'amour. Que ce soit le regard et les gestes d'une mère vietnamienne qui aime en silence son enfant, une amitié forte ou une relation dans laquelle on se dit «je t'aime» toutes les fois qu'on raccroche le téléphone. Je tenais à faire ce parallèle-là. Et le sacrifice de soi, c'est aussi parfois le plus grand amour possible.»

Collaborateur
Le Devoir



MÃN
Kim Thuy
Libre
Expression
Montréal,
2013,
152 pages

Les magazines au Lion d'Or

L'édition 2013 du Printemps des revues, l'événement annuel de la promotion des magazines culturels québécois, arrive à son terme le 3 avril au Lion d'Or avec la présentation du spectacle de clôture *J'ai lu ça... quelque part*. Dès 20 h, les comédiens Markita Boies, Marie-Eve Trudel, Michel-Maxime Legault et Marcel Pomerlo fouleront les planches du cabaret de la rue Ontario afin de rendre hommage à la culture «sous toutes ses formes», que celle-ci soit littéraire, picturale, théâtrale ou cinématographique. Présenté par la SODEP, *J'ai lu ça... quelque part* sera également l'occasion de remettre des prix d'excellence.

Le Devoir

STÉPHANIE PELLETIER

LEMÉAC

Quand les guêpes se taisent

«Personnages croqués en quelques traits, émotion à fleur de mots, écriture très rythmée, voilà quatorze nouvelles étonnantes de maîtrise, où éros et thanatos dansent joue contre joue et font de la vie une grande fête des sens. *Quand les guêpes se taisent* a décidément tout pour plaire à la critique comme à un large lectorat.»

Tristan Malavoy-Racine, *Voir*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

LITTÉRATURE

L'insondable réservoir de beauté



DANIELLE LAURIN

Comment démêler le vrai du faux dans ses souvenirs? En racontant, par bribes, son enfance dans *Jadis, si je me souviens bien...*, Georges-Hébert Germain a constaté que sa mémoire lui jouait des tours. Aussi a-t-il fait appel à ses nombreux frères et sœurs pour rajuster le tir.

C'est un des éléments de fraîcheur du livre: on retrouve, à la fin de chacun des courts chapitres, des post-scriptum où sont rectifiés sur un ton bon enfant certains faits, parfois anodins, mais peu importe, l'idée de ces mémoires croisés étant de montrer à quel point les souvenirs varient selon la perception de chacun des membres du clan.

Il arrive même que personne ne s'entende: les versions sont tellement contradictoires qu'on ne saura jamais le fin mot de l'histoire. Ce à quoi toutes les familles, davantage encore quand elles sont nombreuses, sont confrontées de temps en temps, n'est-ce pas?

La famille nombreuse: c'est sans doute ce qui m'a frappée le plus dans toute cette histoire, du moins à première vue. Ils sont quatorze enfants dans la famille de Georges-Hébert Germain. Qui peut en dire autant aujourd'hui au Québec?

En lisant ce récit, j'ai pensé à mon père, issu lui aussi d'une famille de 14 enfants. Il est plus âgé que l'auteur, mais quand il parle de son enfance, c'est avec la même nostalgie, la même embellissement. Les anecdotes, les personnalités différentes, mais le même attachement, la même fraternité ressortent. Le même amour incondicional, la même dévotion pour la mère, aussi.

Est-ce ce qui explique que j'aie été si touchée par ce livre? Le passage qui suit, dernier paragraphe de l'ouvrage, mon père aurait tout aussi bien pu l'écrire, je crois: «Comme toutes les mères de grosse famille, la nôtre était gigogne. Nous étions tous restés, d'une certaine manière, à l'intérieur d'elle. Nous y sommes toujours. La visiter à l'époque, ou évoquer aujourd'hui sa mémoire, c'est nous retrouver tous ensemble, bien chers frères et sœurs.»

Quand même, un moment, je me suis dit: va-t-on dépasser le ramassis d'anecdotes? Vous savez, quand quelqu'un se met à raconter son enfance, que tout semble si important pour lui, qu'il insiste sur de petits détails significatifs pour lui, mais dont le sens nous échappe ou nous indiffère...

Que l'autre ressasse ses souvenirs, d'accord, mais qu'il fasse le tri. Quels sont au juste les moments forts, marquants, dignes de mention, assez enle-



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Sur la jaquette de papier qui habille son nouveau livre, Georges-Hébert Germain se montre avec ses beaux yeux clairs sur une photo inspirée des derniers canons de la publicité. Sous la jaquette, la vraie couverture ne comporte aucune mention d'auteur, de titre ou d'éditeur; seule une seconde photo régnait et occupe tout l'espace.

vants pour être partagés, fascinants pour les autres, au-delà du simple témoignage? Et puis, en quoi celui-là a-t-il eu une vie exceptionnelle?

Pas de grand destin à raconter, ni en ce qui le concerne ni pour ce qui est de sa famille, Georges-Hébert Germain l'écrit sans détour: «Chez nous, rien d'exotique, ni dans les gènes, ni dans les noms, ni dans les origines. Pas d'ancêtre s'étant illustré à la guerre, dans le crime, les affaires, la politique ou la sainteté, dans la littérature ou les arts. Que du monde appartenant aux classes les plus basses de la société, des habitants, aurait dit mon père.»

Alors, quoi? Où est-ce que ça se passe? Dans la façon de raconter, bien sûr. Il y a là une bonne dose d'humilité, de l'auto-dérision, au passage. Pas de dramatisation à outrance.

Dans les moments les plus graves comme la mort du père, on sent bien l'émotion à fleur de peau, et pourtant, rien de larmoyant. Rien de misérabiliste, non plus, devant la pauvreté de cette famille qui a vécu de nombreux démenagements, aboutissant parfois dans ce qui avait tout l'air de taudis. Cette famille dont le père, porté sur la bouteille, a connu «trente-six métiers, trente-six misères».

Il y a, d'abord et avant tout, dans *Jadis, si je me souviens bien...*, la plume vive et alutée, d'un écrivain-journaliste qui, après avoir signé tant de biographies, a fouillé cette fois-ci au fond de lui-même. Georges-Hébert Germain se dévoile comme jamais, entre les lignes, même sans le vouloir, parfois, je crois. Il se livre et ça vibre.

Il ne fait pas que raconter les historiettes de son enfance. Il les revit, en s'en amusant aujourd'hui. Il retrouve le petit garçon qu'il était, ses désirs, ses questions, son insouciance, mais regarde tout cela avec ses yeux d'aujourd'hui.

Mieux, avec ce garçon né dans le petit village des Écureuils et qui rêvait d'être un saint, Georges-Hébert Germain nous transporte dans un monde

en voie de disparition, sinon tout à fait révolu. Il le fait revivre pour nous.

C'était l'époque des curés, des femmes soumises au devoir conjugal, pour qui c'était péché mortel d'empêcher la famille. L'époque des «toasts aplatis au fer à repasser sur les ronds de poêle à bois». L'époque où le cheval était le meilleur ami de l'homme dans la ferme, et où l'arrivée d'un tracteur John Deere créait l'événement. L'époque où on «regardait» le hockey à la radio et récitait le chapelet en famille.

C'était jadis... «Jadis, nous buvions du lait cru des vaches arrosées au DDT, on mangeait des oreilles de crisse et des cretons en panne, personne ne ramassait les ordures, qu'on brûlait dans la cour ou qu'on jetait dans la coulée. On ne se lavait (à la mitaine) qu'une fois par semaine...»

Sous le soleil

C'était jadis, il y a si longtemps? Georges-Hébert Germain est né en 1944. Premier garçon de la famille, il a largement profité de ce qui était considéré à l'époque comme une bénédiction et qui confèrerait à l'élève un statut privilégié. Il ne s'en cache pas.

Il raconte que tout petit bébé, déjà, entouré de sa maman, de ses deux grands-mères et de sa ribambelle de tantes, il a été «tous les jours maintes et maintes

fois couvert de la tête au pied de baisers, mordillé, chatouillé, cajolé». Plus tard, il a pu étudier au séminaire, grâce en partie aux bons soins d'une bienfaitrice anonyme, mais quand même, d'autres dans la famille se privaient pour lui. À la maison, il n'était pas contraint, contrairement à ses sœurs, aux tâches ménagères, et il jouissait, contrairement à elles, d'une liberté totale de mouvement. S'il gagnait un peu de sous pendant l'été, il n'en donnait qu'une petite partie à sa mère, ses sœurs comblant le reste. Et ainsi de suite.

«Ce n'est que beaucoup plus tard, une fois mes études achevées, note-t-il, que j'ai réalisé avec stupeur l'énorme injustice dont j'étais le seul à profiter, mais dont nous étions tous complices. Je n'ai jamais entendu la moindre plainte de mes sœurs. Sauf parfois de la part d'Odette, pour me souligner que j'étais plus libre qu'elle, ce qui était à ses yeux proprement intolérable.»

L'enfant choyé, aimé, insouciant, heureux, libre qu'il a été revient le visiter aussi pour cela: pour témoigner de sa reconnaissance aux siens. Pour leur dire son affection et son respect. Peut-être un peu pour s'excuser de son inconscience de petit roi comblé, qui sait...

S'il envoie parfois les choses dans ce livre, s'il privilégie l'aspect ensoleillé de son passé, c'est en toute connaissance de cause. Ce monde «presque parfait» qu'il recrée, «meilleur que tous les autres» qu'il dit avoir connus par la suite, c'est, au seuil du grand âge, son réservoir de beauté. «C'était l'enfance, mon enfance qui irradiait. Et elle irradie encore et colore tous mes souvenirs.»

Je constate la même chose chez mon père, en plus exacerbé, lui qui a atteint le grand âge depuis longtemps. Chez lui aussi, chez lui davantage encore, «comme ces plantes qui produisent des fleurs en abondance quand elles se sentent menacées, la mémoire s'agite et renfonce des souvenirs qu'on croyait enfouis à tout jamais dans son insondable passé.» Insondable réservoir de beauté, aurait-il pu ajouter.

JADIS, SI JE ME SOUVIENS BIEN...

Georges-Hébert Germain
Libre Expression
Montréal, 2013, 272 pages

Dernier tango à Paris

CHRISTIAN DESMEULES

Écrivain de deuxième ordre, «traducteur tout-terrain et tâcheron dans l'édition» parisienne, Jefferson Woodbridge apprend qu'il pourrait perdre la vue. Ce quinquagénaire au bout du rouleau est rattrapé par des souvenirs qui ont un goût de mort et de culpabilité.

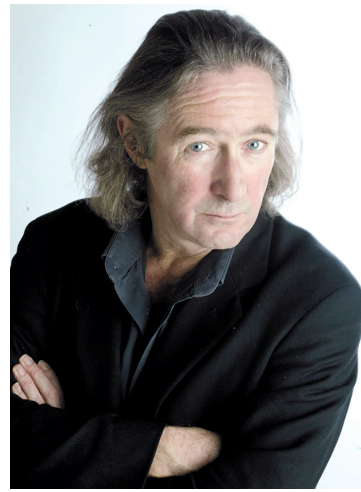
Il est résolu à liquider tout ce qu'il possède, à charger à bloc ses cartes de crédit en allant mener la «vie de château» durant quelques semaines à Buenos Aires avant de se «finir». Mais avant de faire le grand saut, il nous raconte une partie de son histoire en se livrant à un sommaire examen de conscience.

Trente ans plus tôt, tandis qu'il faisait de vagues études à Paris au milieu des années 60, cet Américain sorti d'une famille bourgeoise du Rhode Island était tombé amoureux d'une belle Allemande, sorte de sosie de Jean Seberg dans *A bout de souffle*. Ils goûteront ensemble à la vie de bohème parisienne. Mais son manque de

désir pour cette «blonde bergère du Rhin», son inexpérience et son immaturité pousseront Magda à le larguer un jour sans prévenir et sans laisser de traces.

Ils se retrouveront quelques années plus tard, en 1972, sans faire plus d'étincelles que la première fois. Mais l'Américain apprendra que le père de la jeune femme, officier allemand sur le front de l'Est pendant la Seconde Guerre mondiale, avait les mains sales — une «intrigue» familiale et historique qui apparaît plaquée et un peu accessoire. Ces brèves retrouvailles suffiront à marquer leur romance du sceau de la tragédie: elle se suicidera dans la chambre d'un hôtel du sud de la France où le narrateur devait aller la rejoindre.

Premier titre à paraître chez Notabilia, collection dirigée par Brigitte Bouchard, réfugiée aux éditions Noir sur blanc après la faillite des Allusifs, *Dernier voyage à Buenos Aires* est une histoire de mémoire et de culpabilité. Le cinquième roman de Louis-Bernard Robitaille, journa-



SOURCE NOIR SUR BLANC

Louis-Bernard Robitaille

liste québécois basé à Paris depuis longtemps, reprend quelques motifs — la confession, la culpabilité, le ton désabusé et l'idée de la mort volontaire — qui se retrouvaient déjà dans *Long Beach* (Denoël, 2006), son précédent roman.

Si on comprend le procédé, on saisit mal le lien qui existe entre le diagnostic concernant la

vue du narrateur et le reflux tardif de sa culpabilité envers Magdalena. Un bémol qui s'ajoute à une culpabilité qui ne va pas beaucoup plus loin que l'idée d'une mort spectaculaire. Et puis, disons-le, le titre est franchement racoleur: tout

au plus une sonorité ou un vague clin d'œil à la cécité de Borges.

Comme c'était déjà le cas avec *Le zoo de Berlin* (Boréal, 2000), l'essentiel est peut-être ailleurs. À travers l'avalanche de détails qui donnent un ton un peu poussif à ce roman — mais qui paradoxalement en constituent aussi toute la substance —, Louis-Bernard Robitaille nous fait malgré tout un intéressant portrait, romantique et un peu fantasmé, du Paris des années 60.

Collaborateur
Le Devoir

DERNIER VOYAGE À BUENOS AIRES

Louis-Bernard Robitaille
Noir sur blanc, coll. «Notabilia»
Paris, 2013, 220 pages

Conseil des arts du Canada / Canada Council for the Arts

prix littéraires du gouverneur général / GILLCC

Triptyque

www.triptyque.qc.ca

Un drap. Une place.

Maude Smith Gagnon

poésie, 94 p., 15 \$

Retour d'outre-mer

romain

Julia Pawlowicz

RETOUR D'OUTRE-MER

roman, 167 p., 20 \$

«Julia Pawlowicz livre avec *Retour d'outre-mer* une méditation sensible sur le passage du temps.»

Christian Desmeules, *Le Devoir*

Gaspard LE DEVOIR		PALMARÈS	
Du 18 au 24 mars 2013			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENT	NB DE SEMAINES
Romans québécois			
1	Félicité • Tome 4 Une vie nouvelle	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	1/4
2	Souvenirs de la banlieue • Tome 4 Junior	Rosette Laberge/Éditeurs réunis	2/3
3	La fiancée américaine	Éric Dupont/ Marchand de feuilles	5/21
4	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Éditeurs réunis	3/20
5	Gaby Bernier • Tome 2	Pauline Gill/Québec Amérique	4/6
6	Le petit prince est revenu	Marc Fisher/Un monde différent	8/5
7	L'histoire de Pi	Yann Martel/XYZ	6/22
8	L'Orphéon. Quinze minutes	Patrick Senécal/VLB	9/9
9	Enterrez vos morts	Louise Penny/Flammarion Québec	-/1
10	Depuis toujours	Madeleine Gagnon/Boréal	-/1
Romans étrangers			
1	Quinquante nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès	1/7
2	Demain	Guillaume Musso/XO	4/2
3	Quinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès	3/11
4	Quinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès	2/25
5	Un sentiment plus fort que la peur	Marc Levy/R. Laffont Versilio	5/4
6	Crossfire • Tome 2 Regarde-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	6/3
7	Crossfire • Tome 1 Dévoile-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	7/13
8	22 / 11 / 63	Stephen King/Albin Michel	-/1
9	Vert-de-gris	Philip Kerr/Du Masque	8/5
10	La vérité sur l'Affaire Harry Quebert	Joël Dicker/Falouts Âge d'homme	9/14
Essais québécois			
1	Libérez-vous des syndicats!	Eric Duhaime/Genex	1/4
2	Journal d'un écrivain en pyjama	Dany Laferrière/Mémoire d'encrier	2/6
3	Vieillesse avec grâce	Denise Bombardier/Homme	3/6
4	Québec cherche Québécois pour relation à long terme...	Tania Longpré/Stanké	10/4
5	Hérésies	Jacques Brassard/Accent grave	9/2
6	Fâché noir. Chroniques	Stéphane Dompierre/Québec Amérique	5/8
7	Nous sommes ingouvernables. Les anarchistes au Québec...	Collectif/Lux	8/2
8	De l'école à la rue. Dans les coulisses de la grève étudiante	Renaud Poirier St-Pierre Philippe Éthier/Écosociété	-/1
9	Une éducation bien secondaire	Diane Boudreau/Poètes de brousse	6/2
10	Tous fous? L'influence de l'industrie pharmaceutique...	Jean-Claude St-Onge/Écosociété	7/7
Essais étrangers			
1	Adolf Hitler. La séduction du diable	Laurence Rees/Albin Michel	1/3
2	1493. Comment la découverte de l'Amérique a transformé...	Charles C. Mann/Albin Michel	4/2
3	Fin de l'Occident, naissance du monde	Hervé Kempf/Seuil	2/6
4	Occupé	Noam Chomsky/Herme	-/1
5	La guérison du monde	Frédéric Lenoir/Fayard	8/8
6	Vivre, penser, regarder	Siri Hustvedt/Actes Sud Leméac	6/3
7	Indignez-vous! (Édition revue et augmentée)	Stéphane Hessel/Indigène	3/4
8	Boudha rebelle. Sur la route de la liberté	Dzogchen Ponlop/Belfond	-/1
9	La fin de l'abondance. L'économie dans un monde post...	John Michael Greer/Écosociété	7/2
10	Jours de destruction, jours de révolte	Chris Hedges Joe Sacco/Futuropolis	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

www.editionsxyz.com

Et si, demain, les êtres humains étaient cotés en bourse?

2054

Également disponible en version numérique

LITTÉRATURE

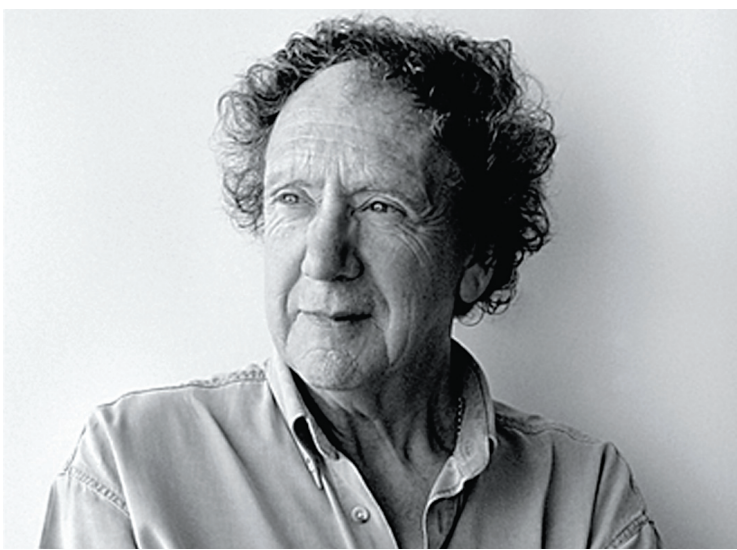
Mon père parlait du Labrador *

LOUIS
HAMELIN

C'est l'histoire du Français qui débarque à Montréal et qui n'attend même pas d'être sorti de la gare d'autocars pour commencer à questionner autour de lui: Excusez-moi... le Labrador, c'est par où? Sauf que le Français n'est pas français, il est Écossais. Il fait un peu rire de lui, et songe à s'en étonner, sans penser que, s'il prenait une bière à Rio de Janeiro et demandait à ses nouveaux potes où est-ce qu'on achète son billet pour l'Amazonie, il ne serait sans doute pas plus avancé.

L'hinterland est cette forêt que nous cache l'arbre des cartes routières civilisées. Son enquête conduit notre homme dans le lit d'une petite Canadienne d'Outremont. À elle, la seule idée du Labrador fait froid dans le dos, mais après deux ou trois joints, elle devient capable de lui décrire des canards de mer qui volent à 350 milles à l'heure, vent de face. L'Écossais note tout ça dans un carnet. Il sent qu'il se rapproche du Labrador... Et il en profite pour épingle, au passage, l'accent des autochtones: «Je veux aller au Labrador. — Il fait frouaid [sic] là-haut.» «Il faut que je crisse mon camp», lui lance, le matin venu, cette romantique conquête idéalement méfissée, avec dans les veines un sang au tiers français, au tiers écossais et au tiers mohawk. Vraiment, pour une coucherie de hasard, ce citoyen du monde autoproclamé ne pouvait mieux tomber...

Quand il débarque à Montréal, au début des années 80, Kenneth White n'est pas encore le fondateur de l'Institut international de géopoétique, qui



© CRISTIAN ESCULIER

Kenneth White a écrit *La route bleue* en 1983, frais débarqué au Québec, obsédé par le Labrador.

verra le jour quelques années plus tard et fera, chez nous, des petits, comme en témoignent les pratiques d'écrivains tels que Jean Désy, André Carpentier et Laure Morali, et l'existence d'un groupe comme La Traversée. «*La géopoétique*, lise sur le site de monsieur White, est une théorie-pratique transdisciplinaire [...] qui a pour but de rétablir et d'enrichir le rapport Homme-Terre depuis longtemps rompu, [...] développant ainsi de nouvelles perspectives existentielles dans un monde refondé.» Le White qui débarque dans nos terres, disais-je, n'est encore qu'un jeune homme dans la mi-quarantaine, auteur d'une quinzaine de livres, de poésie surtout, et obsédé par le Labrador depuis l'enfance, pour les raisons habituelles: ours, loups, chasseurs de fourrures sauvages, étendues blanches à perte de vue.

Le livre qui résultera de cette quête se lit, en gros, comme des notes tirées d'une série de carnets de voyage, retranscrits et réécrites — mais conservant quelque chose de la cueillette chaotique de la sensa-

tion non décantée. Il a remporté le prix Médicis étranger en 1983 et, en guise de célébration de trentième anniversaire, est réédité cette année.

On y suit White tandis qu'il se dirige vers Québec et l'aval du grand fleuve, la tête pleine d'Amérique, de Thoreau et de Melville, d'immaculés cachalots. Ivresse du départ, le rêve en train de se réaliser. La route bleue de Kenneth White, cette piste fantasmée qui va de Montréal au Labrador et invite au vagabondage (ou nomadisme intellectuel, autre concept cher à l'auteur) plus qu'au voyage organisé de style croisière d'observation des baleines, m'a rappelé ma première virée là-bas, à peu près à la même époque, en cabotage le long de la Basse-Côte-Nord sur le *Fort Mingan*. Le moindre béluga qui venait percer les flots comme un ongle à quinze kilomètres du bateau, je l'appelais Moby Dick.

Bien sûr, la poésie, même diluée dans la géographie, on aime, ou pas. Se montrer sensible aux sonorités, au point de conclure qu'une Brador (le défunt produit Molson) bué dans un bar est un signe qui pointe inévitablement vers le Labrador de vos rêves, c'est une chose. C'en est une autre que d'émettre l'hypothèse que, si les boulevards de la Côte-Nord paraissent «*tellement plus blancs*» qu'ailleurs (personnellement, je n'avais jamais remarqué), «*comme si*, ajoute White, *même le nom scientifique*, *Betulla alba*, *devait se transcender pour devenir l'exotique Betulla albissima*», c'est, voyez-vous, «*sans doute l'influence du Labrador, déversant sa blancheur sur le monde*». Hum.

Le flou poétique

On peut excuser (il le faut bien avec les auteurs européens) le fait de placer, en plus d'un Iroquois derrière chaque

arbre, des Delaware, des Illinois, des Mohicans, des Ohio, des Penobscot, des Shawnee et des Winnebago dans le nord du Québec, territoire qu'ils se trouveraient donc à partager avec les Cris, les Inuits, les Innus et les Naskapis. Mais le flou poétique, c'est bien connu, possède des vertus enivrantes qui peuvent occasionnellement nuire à la rigueur de l'exposé.

Ainsi, quand White remarque que «*cela fait à peine plus de cent ans que les milliers de kilomètres carrés de territoire qui avaient "appartenu" à la Compagnie de la Baie d'Hudson ont été ajoutés au territoire du Québec, et une si impressionnante augmentation d'espace — comme si la France se retrouvait soudain avec la Sibérie devant sa porte — n'a pas encore fait son chemin dans la conscience locale*», il a en partie raison, surtout si on se rappelle qu'il écrivait cela bien avant le Plan Nord... Mais s'il avait bien fait ses devoirs, il aurait aussi pu nous parler de l'amputation géographique du Québec par le Conseil Privé de la Reine, en 1927, qui a fait que ce même mot, Labrador, qui a le don de tant l'enchanter, résonne dans l'histoire d'ici comme une vieille blessure, et que les Innus de la Basse-Côte-Nord du Québec doivent parfois, pour chasser le caribou sur leurs terres ancestrales, affronter des biologistes de Saint-John, Newfoundland.

Toute comparaison est injuste, mais lorsqu'on a fréquenté des auteurs de non-fiction aussi documentés et brillants que, par exemple, John Vaillant, capable de faire tenir toute la Colombie-Britannique dans une seule épingle géante, et de nous raconter la Sibérie par ses tigres, le récit impressionniste à la Kenneth White peut certes décevoir.

Il atteindra son but, la côte du Labrador, en montant sur le train de l'Iron Ore à Sept-Îles, puis en suivant la route de Goose Bay. À Schefferville, il descend à l'hôtel, peut-être à cause du nom: Labrador Hotel. Craignos, comme disent les Bretons: «*Pendant que j'attends à la réception, mes oreilles sont assaillies par le boum-boum du disco en provenance du bar et, dans le restaurant adjacent, je vois un groupe d'hommes assis autour d'une table jonchée de bouteilles de bière et de hot dogs*.» Ça a dû le changer d'Outremont.

LA ROUTE BLEUE

Kenneth White
Traduction de
Marie-Claude White
Le mot et le reste
Paris, 2013, 155 pages

* *Le Labrador*, paroles et musique de Claude Dubois

Histoire
d'une vie brisée

GILLES ARCHAMBAULT

Jérôme Garcin fait partie de ces écrivains étroitement mêlés à la vie littéraire parisienne à qui on fait sans trop insister le procès d'être un peu partout à la fois et d'écrire des livres. De tout temps, on a vanté les auteurs plus discrets tout en achetant en masse les livres de voyageurs de commerce déguisés en romanciers. Mais cela est une autre histoire.

Notre auteur, lecteur de haut vol, ne déteste pas se pencher en romancier sur des destins singuliers. Dans *C'était tous les jours tempête*, il s'inspire de la biographie de Hérauld de Séchelles, auteur d'une *Théorie de l'ambition* et qui mourut guillotiné pendant la Révolution. Cette fois, il ressuscite la figure de Jean de La Ville de Mirmont, mort au combat pendant la Première Guerre mondiale.

On pourrait croire que le personnage manque de panache. Ami d'enfance de François Mauriac, Bordelais comme lui, il n'a publié de son vivant que de rares nouvelles et un roman, *Les dimanches de Jean Dèzert*. On ne quitte pas le domaine du compte d'auteur et des tirages confidentiels. Pire encore, ce fils de la grande bourgeoisie ou de la petite noblesse n'avait rien d'éclatant. Engagé dans un ministère, portant à sa mère un culte déraisonnable, il verra dans la guerre une façon inconditionnelle de servir la patrie. Lui, le délicat, le rangé, s'engage pour tuer du boche. Sa constitution est trop délicate. Qu'importe, il jouera du coude pour être engagé. Sa correspondance, à certains égards, semble inspirée par un nationalisme étroit.

Si on peut faire l'impasse sur ce *Jean Dèzert* évoqué plus haut, les poèmes, en revanche, sont de la plus belle eau. À preuve, *L'horizon chimérique* repris en 2008 dans la collection «Les cahiers rouges» chez Grasset et qui renferme des perles que l'on s'attend à trouver chez Toulet ou Cocteau. À n'en pas douter, un souffle original, une fraîcheur inédite.

Jérôme Garcin l'a compris qui nous donne à en lire quelques-uns en tête de chapitre. Celui-ci, par exemple: «*Dire qu'il nous faudra vivre parmi ces gens, / Toujours! Et pas moyen de rester solitaire!*» Beaucoup d'autres, et des extraits de la correspondance. Ce roman est l'histoire d'une amitié. Louis Gémon a fait la guerre aux côtés de Jean de La Ville de Mirmont. Il l'a vu mourir sur le chemin des Dames. Bien qu'il ait été sérieusement blessé à la guerre, il s'en veut de ne pas y avoir laissé sa peau. Pourquoi l'ami et pas lui? Obsédé par l'image de cette mort, il ne vivra qu'à demi, bien piètre amoureux, bientôt délaissé. L'œuvre de sa vie: obtenir que les écrits de son ami soient connus.

Ce roman

est l'histoire

d'une amitié.

Louis Gémon

a fait la guerre

aux côtés de

Jean de

La Ville de

Mirmont. Il

l'a vu mourir

sur le chemin

des Dames.

la jugera superficielle et indigne de l'amour que lui portait son fils. En 1942, âgé de 57 ans, il tuera un officier allemand dans son bureau avant d'être descendu quelques secondes plus tard à son tour.

On s'en doute, le roman s'adresse à des lecteurs qu'intéresserait le destin imaginaire d'une figure hors du commun. Le ton est juste comme l'est le déroulement sans heurts d'une intrigue sans surprises. Mais il y a un charme certain dans cette évocation. Garcin sait donner le goût d'en savoir davantage sur cet écrivain si peu connu. Quelle est la part de l'invention et celle du document? On ne le saura jamais. Une chose est certaine toutefois, il s'agit d'une invitation à découvrir un auteur attachant. J'ai franchi le pas, il y a cinq ans, et ne le regrette aucunement.

Collaborateur
Le Devoir

BLEUS HORIZONS

Jérôme Garcin
Gallimard
Paris, 2013, 213 pages

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la littérature

Mardi 2 avril
à 19 heures

CRILCQ
Les Presses de l'Université de Montréal

Entrée libre/réservation obligatoire
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Causerie
Le Tombeau des rois d'Anne Hébert ... 60 ans après

Le 3 avril 1953 Anne Hébert recevait des mains de Roger Lemelin le premier exemplaire de son recueil de poèmes *Le Tombeau des rois*. Soixante ans plus tard, quelle lecture faisons-nous de ce chef-d'œuvre de la littérature québécoise?

Ce sera également l'occasion de lancer le premier tome des œuvres complètes d'Anne Hébert, *Poésie*, dans la collection Bibliothèque du Nouveau Monde (PUM).

Avec
LOUISE DUPRÉ
PATRICIA GOUBOUT
NATHALIE WATTEYNE

Animateur :
GILLES DUPUIS

Photo : © Archives de l'U. de Sherbrooke.

XYZ
éditeur

Le mort-vivant, bestiole sociale entre toutes!

VINCENT PARIS
Préface de NICOLAS DICHTER

ZOMBIES
SOCIOLOGIE DES MORTS-VIVANTS
ESSAI

Également disponible en version numérique

www.editionsxyz.com

Également disponible en version numérique

FLEMMING JENSEN

Le blues du braqueur de banque

TRADUIT DU DANOIS PAR ANDRÉAS SAINT BONNET

« Un beau roman plein d'humour qui nous montre que la vie prend parfois des détours tout à fait inattendus. »

Natalie Dion
Librairie Renaud-Bray, succursale Victoriaville
1111, boulevard Jutras Est (La Grande Place des Bois-Francis)

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

LIVRES

De la construction à la corruption... par les livres

FABIEN DEGLISE

La vie d'un critique est ainsi faite. Bon mal, mal an, environ une dizaine de livres publiés à compte d'auteur atterrissent dans sa boîte aux lettres, dévoilant généralement, avec une loi des séries défavorable, leurs grandes faiblesses à l'origine sans doute des refus répétés de publication par des éditeurs chevronnés. Fatale, l'autopublication est rarement un choix.

Mais il y a parfois des surprises...

Le 12^e tableau, un «livre panoramique» signé Jean Viger, entre dans cette catégorie, avec sa structure improbable qui allie en bichromie texte et illustrations, son format hors norme et son récit angoissé, au croisement de la pathologie et du génie, qui joue avec l'architecture des mots et leur sonorité, à l'instar des Marc Fayreau et Bobby Lapointe.

Étrange, l'œuvre, autopubliée, cultive sur chaque page cet état de déséquilibre, que l'on retrouve aussi très bien chez son auteur, venu il y a quelques semaines porter sa création littéraire atypique en main propre: un gars de la construction dans la soixantaine, spécialiste du bardeau à double structure de fibre de verre et du contre-plaqué «de 3/8», qui, dans un présent affligé par les révélations de corruption frappant son milieu, veut finalement prouver lui aussi qu'il aime ça, corrompre... mais les esprits seulement, et en passant par les lettres.

«C'est un peu sauté, ça dépasse le flux normal d'un individu», admet nébuleusement, comme pour expliquer son bouquin et sa démarche, Jean Salvaille, qui s'est fait Viger pour écrire. L'homme dit avoir changé de nom «pour arrêter de [se] faire demander [s'il était] de la même famille qu'Eric Salvaail [célèbre animateur]». «C'est un livre œuvre d'art, dont certaines pages peuvent être pliées pour mettre de l'ombre et de la lumière dans le

texte, pour percevoir l'irréalité», ajoute-t-il avec un sérieux déroulant, attablé dans un restaurant indien de Montréal où, après avoir essayé ses ustensiles pendant d'interminables minutes, il n'avalerait finalement qu'un minuscule bout de carotte du cari de légumes mis devant lui.

Complexe et assumé

En plus d'une heure, l'artiste du revêtement extérieur, des fondations et même du design architectural, propriétaire de deux entreprises de construction dans la banlieue sud de Montréal, ne va finalement rien faire pour masquer sa complexité. Ici en exposant avec passion son rapport au bâti, ses voyages en Italie, son souci du détail décoratif. Là en reconnaissant avoir été «averti» à deux reprises de ne plus travailler dans le secteur où il se trouvait. «J'étais moins cher et j'en mettais plus», dira-t-il, sans plus de détails, avant d'avouer avoir été conquis par la littérature très jeune, sans doute au contact de Jacques Lavigne, philosophe canadien qui lui a enseigné lorsqu'il était au séminaire de Valleyfield dans les années 60.

«On avait fondé un club de poésie, se souvient l'écrivain. J'étais dans une période de perturbations émotionnelles. J'écrivais, je faisais aussi de la peinture. La construction, c'est arrivé par la force des choses, pour vivre, pour ne plus vendre mes toiles au coin de la rue en hiver...»

Troublé et éduqué. C'est à cette époque qu'a germé dans sa tête le récit de ce 12^e tableau, aventure étrange dans laquelle un homme part à la recherche de son ami disparu depuis deux ans pour le retrouver enfermé... dans une œuvre d'art. Des échanges de «fourriels» avec une femme qui va l'inviter à Valence, en Espagne, donnent le ton et le corps à la loufoquerie de ce roman et de ce texte qui croule sous les apartés, s'amuse avec la langue, son terroir, tout comme avec les conventions romanesques. Un peu comme un



ANNIK DE CARUFEL LE DEVOIR

Étrange, l'œuvre autopubliée de Jean Viger cultive sur chaque page cet état de déséquilibre, que l'on retrouve aussi chez l'auteur.

jeu de construction, dans lequel le design a son importance.

«Les vieux livres m'ont inspiré, l'origami aussi», dit Jean Viger. Quand je lisais du Jules Verne, il y avait 400 illustrations avec chaque histoire. J'ai voulu renouer avec ça» pour explorer en plus de 200 pages l'autre, les apparences, la spiritualité, l'érotisme, et bien sûr la folie, la sienne, qu'il partage assez bien avec ses personnages.

Émule de Vian et de Ducharme

Quatre éditeurs ont été exposés à la chose, sans trop d'émotion, raconte l'écrivain-jointoyeur, sans animosité, mais en déplorant un peu le rejet. «C'est une œuvre de fantaisie qui ne rentre pas dans le cadre», reconnaît-il. C'est pourtant plus un avantage qu'un inconvénient. Alors, j'ai décidé de l'éditer», raconte-t-il. Il a été incité à le faire d'ailleurs par une poignée d'amis qui, sans trop d'exagération, ont fait entrer Boris Vian, pour son absurde, et même Réjean Ducharme, pour son décalage, dans leur argumentaire, pour lui complaire ou le convaincre.

Sur la table, il pose une feuille sur laquelle apparaissent des carrés bleus et des pourcentages. Il parle de marge, d'optimisation de la surface d'impression, pointe les carrés, donne des chiffres, des ratios, fait des calculs démonstratifs, perd son auditeur. Il revient aussi sur un autre passé où cet hyperactif faisait de la séparation de couleur dans une imprimerie. «Jusqu'à l'âge de 50 ans, j'ai été incapable

de continuer à faire ce que je faisais l'année d'avant.»

Il remballer ses graphiques. Parle de ses autres livres au programme: il veut en autopublier quatre en tout en 2013. Tout aussi éclatés. Tout aussi destructurés, instables et atypiques. Et peut-être même les vendre ailleurs dans la francophonie. Même si, pour cela et pour la suite de son projet d'édition, il va finir par se mettre son comptable à dos, assure-t-il en souriant.

«Ce livre que j'ai écrit me donne encore les mêmes émotions au même endroit», dit Jean Viger. J'y crois.» Et du coup, il veut le partager, partageant au passage, et malgré lui, plus qu'un récit loufoque, mais aussi une idée forte: celle que la corruption, lorsqu'elle se limite à l'esprit et qu'elle reste dans l'univers des lettres, a finalement l'avantage indéniable de n'engager la fortune que de celui qui cherche à corrompre.

Le Devoir

Le livre de Jean Viger pourra être commandé dans certaines librairies.

13^e PRIX DES LECTEURS RADIO-CANADA

Les six romans francophones canadiens en lice

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le Prix des lecteurs Radio-Canada a vu le jour à l'automne 2000 à l'initiative de la Première Chaîne de Radio-Canada dans le nord de l'Ontario. Initialement voué à récompenser une œuvre franco-ontarienne tout en mettant en valeur des auteurs souvent méconnus, le prix a crû en importance et, depuis 2007, il s'est donné pour mandat de faire la promotion de romans en provenance de l'ensemble des milieux francophones minoritaires au Canada. Chaque année, six œuvres de fiction concourent. Le lauréat 2013 sera connu le 22 avril à l'émission Pénélope McQuade. Au cours des prochaines semaines, Le Devoir présentera les six finalistes, deux titres à la fois.

Le plancher se dérobe, de Guy Armel Bayegnak, s'intéresse au sort d'Awa, une immigrante de fraîche date qui fait face aux heurts de l'adaptation, de l'acclimatation et, de manière plus aiguë, de la connaissance de soi. Extrait: «C'était pourtant un dimanche ordinaire. Comme d'habitude, Awa s'était rendue à son église afin de s'y délester de son fardeau hebdomadaire et se faire absoudre ses péchés par son bon pasteur. Huit mois plus tôt, elle avait débarqué à Edmonton. Comme elle était pieuse, elle s'était lancée à la recherche d'un lieu de culte aussitôt qu'elle avait pu se loger. Elle avait alors connu une transhumance ponctuée de brèves haltes au sein de communautés religieuses à dénominations multiculturelles. Au hasard, sur son chemin, elle avait découvert l'église de Jerry

où elle avait décidé de s'établir.»

Né au Cameroun, Guy Armel Bayegnak a étudié la géologie et l'hydrologie, notamment en Allemagne, avant de s'installer à Edmonton, en Alberta. Le plancher se dérobe est son deuxième roman.

Filleul, d'Hélène Koscielniak, relate de son côté le parcours initiatique d'un adolescent dominico-haïtien venu trouver refuge à Kapuskasing et qui réalise, non sans surprise, que la réserve autochtone adjacente a beaucoup en commun avec le bidonville qu'il a fui. Extrait: «Elle avait secrètement souhaité amener Jo'no au Canada. Faire de lui ce fils qu'elle n'avait jamais eu. Malgré son chagrin, l'idée l'emballait toujours. Les paroles du garçon résonnaient encore dans ses oreilles: "Comme j'aimerais aller au Canada! Mon plus grand rêve est de voir de la neige..." Jamais, néanmoins, avait-elle imaginé satisfaire son désir dans de si affreuses circonstances.»

Hélène Koscielniak est l'auteur de quatre romans. Elle demeure, à l'instar des protagonistes de son plus récent ouvrage, à Kapuskasing, en Ontario.

Le Devoir

LE PLANCHER SE DÉROBE

Guy Armel Bayegnak
Éditions du Blé
Saint-Boniface, 2012,
188 pages

FILLEUL

Hélène Koscielniak
Éditions de L'Interligne
Ottawa, 2012, 368 pages

HÉMON

SUIITE DE LA PAGE F 1

tomber dans l'oubli.

En France, le nom de Louis Hémon n'apparaît même pas dans le dictionnaire des écrivains bretons. Au Québec, la Révolution tranquille balaiera Maria Chapdelaine avec tout ce qui avait eu le malheur de précéder les années soixante. Seuls quelques impertinents comme Jacques Ferron (Les roses sauvages) et Gilles Carle (La mort d'un bûcheron, Maria Chapdelaine) oseront se revendiquer de Louis Hémon. Comment s'étonner que, à part quelques rééditions et conférences, le centenaire de sa mort passe

pratiquement inaperçu au Québec et en France et qu'il pourrait s'accompagner de la fermeture du musée qui lui est consacré à Péribonka?

Alain Boulaire ne comprend pas que Louis Hémon soit «monté si haut pour tomber si bas». Selon Geneviève Chovrelat-Péchoux (Louis Hémon, la vie à écrire, éd. Peeters 2003), son œuvre fut dénaturée par la relecture qu'en fit l'écrivain catholique Félix-Antoine Savard (Menaud maître-draveur). «Il y a eu une confusion entre le livre de Hémon et celui de Savard», dit-elle. Ce grand voyageur désenchanté ayant été maquillé en chantre de la ruralité et de la religion au Québec, et statufié en barde d'un Québec folklorique en France (et même récupéré par le ré-

gime de Vichy), son œuvre sera d'autant plus facilement oubliée.

En France, des publicités vantent les excursions de moto-neige «au pays de Maria Chapdelaine». Au Québec, l'amoureuse de François Paradis est devenue un symbole honni par la littérature féministe. Geneviève Chovrelat-Péchoux cite pourtant le témoignage d'une jeune fille qui lui confia un jour que Maria Chapdelaine avait été le livre de chevet de sa mère combattante républicaine de la guerre civile espagnole. Comme Maria, cette femme se sentait appartenir à «un peuple qui ne sait pas mourir».

Faudra-t-il relire Maria Chapdelaine?

Le Devoir

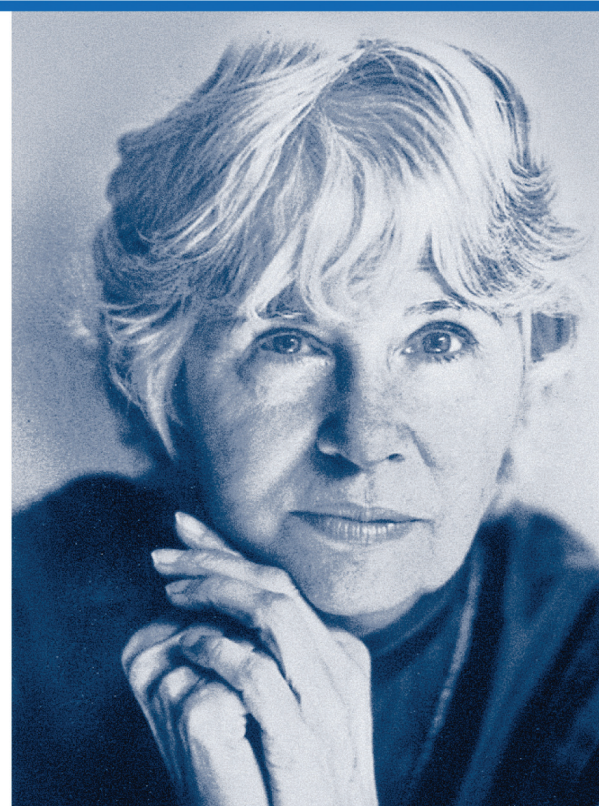
Œuvres complètes d'Anne Hébert
I. Poésie

Édition établie par Nathalie Watteyne

suivi de

Dialogue sur la traduction à propos du Tombeau des rois

Édition établie par Patricia Godbout



Anne Hébert © Archives de l'Université de Sherbrooke



Les œuvres complètes d'Anne Hébert en édition critique sont réunies en cinq tomes, à paraître en 2013 et 2014, dans la prestigieuse collection «Bibliothèque du Nouveau Monde»

- I • Poésie
- II • Romans (1958-1970)
- III • Romans (1975-1982)
- IV • Romans (1988-1999)
- V • Théâtre, nouvelles et proses diverses

«... les cinq volumes de cette édition critique devraient figurer dans la bibliothèque de chacun. Anne Hébert n'est plus... La voilà qui renaît.»

M.-A. LAMONTAGNE, LE DEVOIR

www.pum.montreal.ca

Les Presses de l'Université de Montréal

Université de Montréal

METIN ARDITI

LEMÉAC

Prince d'orchestre

« On retrouve tout le talent de Metin Arditi dans ce roman. Une œuvre profonde et rare sur la peur de ne jamais être à la hauteur, sur la perpétuelle remise en jeu du créateur qui n'est pas sûr de l'instant suivant. »

Christine Ferniot, Lire

Société de développement des entreprises culturelles Québec

ESSAIS

Trop ou pas assez de syndicalisme ?



LOUIS CORNELIER

Éric Duhaime est un libéral, c'est-à-dire un partisan d'un individualisme radical qui considère l'État, avec ses taxes et impôts, et les syndicats, avec leur souci d'une organisation collective du travail, comme des ennemis de l'efficacité et de la liberté. Abonné aux publications de l'Institut Fraser, de l'Institut économique de Montréal et du Conseil du patronat, Duhaime mène donc un incessant combat idéologique contre le modèle social-démocrate québécois, qui enchaînerait l'individu dans les fers étatiques et syndicaux, nuisant ainsi à son épanouissement.

Pamphlet politique rédigé dans un style rudimentaire et jonché de fautes de français (notamment « au dépend », « question israélo-palestinien », « corporatisme syndicale », et des tonnes d'anglicismes et de calques comme « à date », « à l'effet que », « mettre l'emphase », « contracteur » etc.), *Libérez-nous des syndicats!* reprend les accusations classiques que la droite réserve aux syndicats. Ces derniers, selon cette vulgate, auraient eu, dans l'ancien temps, leur utilité, mais seraient devenus, aujourd'hui, des nuisances publiques qui empêchent de nécessaires réformes.

Pour défendre sa thèse, Duhaime cite souvent les récents dérapages de la FTQ-Construction. Convenons qu'il se donne là la partie facile. Même la gauche est scandalisée par le corporatisme de gros bras de cette organisation. Or, justement, le syndicalisme, ce n'est pas ça.

Duhaime affirme, par exemple, qu'un haut taux de syndicalisation, dans une société, n'est pas bénéfique pour le niveau de vie des travailleurs et compare, pour le montrer, les situations québécoise et américaine. Dans *Comment mettre la droite K.-O. en 15 arguments*, Jean-François Lisée établit pourtant « qu'à travail égal, 99% des Québécois empochent 4,7% de plus que 99% des Américains,

qui, lorsqu'ils travaillent 14,6% d'heures en plus dans l'année, rattrapent et dépassent leurs voisins de 8,6%, mais ont moins d'heures de loisir ».

Dans le même ouvrage, Lisée établit aussi que, « sur vingt ans [de 1989 à 2011], la croissance de l'économie québécoise — avec un taux de syndicalisation de 39,3% — est plus forte que celle de l'économie américaine, dont le taux de syndicalisation n'est que de 12% ». Mais pour qui donc, peut-on alors se demander, travaille Duhaime? Qui défend-il vraiment? Le fameux 1%, peut-être?

On a une idée de la réponse quand on lit ceci, dans son ouvrage: « Une entreprise, quelle qu'elle soit, n'a pas pour mission d'exploiter de pauvres travailleurs. Le lien qui unit l'employé à l'employeur en est un d'équipe pour produire des biens ou des services de la meilleure qualité et au meilleur coût. » Et c'est ce même Duhaime qui accuse ensuite les syndicalistes d'être romantiques! Pourtant, sa vision bonne-ententiste du lien entre un employeur et ses employés fait l'impasse sur les intérêts divergents des uns et des autres et sur les inévitables rapports de force qui s'ensuivent. Présenter Wal-Mart et Couche-Tard comme des alliés objectifs des simples travailleurs relève, au mieux, de la naïveté et, au pire, de l'impudence.

Les syndicats sont certes des organisations imparfaites, mais il est faux de prétendre qu'ils étouffent la démocratie dans leurs rangs (la CSN, à cet égard, est plutôt exemplaire) et qu'ils ne défendent que des privilégiés (même dans la fonction publique, la précarité est très répandue), au détriment de la masse.

Et si le problème n'était pas tant les « privilégiés » des syndiqués que la vulnérabilité réservée aux autres, qui auraient besoin, eux aussi, de s'organiser pour obtenir justice? Duhaime, pour sa part, préfère se porter à la défense de Couche-Tard, une entreprise fragile, selon lui. Chacun ses combats, comme on dit.

Contre le partenariat

Militante syndicale retraitée du secteur de l'enseignement

et politologue, Ghislaine Raymond critique elle aussi les syndicats, mais les raisons de sa colère n'ont rien à voir avec celles de Duhaime.

Dans *Le « partenariat social »*, une recherche sur le Sommet socio-économique de 1996 d'abord présentée comme mémoire de maîtrise en 2011 et qui en garde les marques stylistiques, la militante déplore l'abandon du syndicalisme de combat au profit du partenariat social. « Des intérêts fondamentaux, écrit-elle, opposent les salariés [sic] au patronat et à leurs gouvernements. » Seule une alliance entre les syndicats et les mouvements sociaux, insiste-t-elle, peut être efficace pour combattre le néolibéralisme.

Or, selon Ghislaine Raymond, les syndicats québécois, dans les années 1990, ont abandonné cette « solidarité de classe au profit du corporatisme ». En adhérant, en 1996, à la politique du « déficit zéro » par réduction des dépenses proposée par le gouvernement péquiste, les grandes centrales, sans mandat de leur base, auraient intériorisé l'idée de compétitivité promue par le patronat, trahi les intérêts de leurs membres et violé la démocratie syndicale.

Rédigé dans une perspective marxiste, cet essai, qui contient lui aussi quelques écarts linguistiques, défend une stratégie d'affrontement sans concessions. Est-ce la voie à suivre pour sauver le syndicalisme, actuellement attaqué de toutes parts? Un doute est permis, surtout dans le cas où l'employeur est l'État. La conjoncture exige parfois de se tenir, sans se trahir, sur la défensive.

louisco@sympatico.ca

LIBÉREZ-NOUS DES SYNDICATS!

Éric Duhaime
Genex
Québec, 2013, 160 pages

LE « PARTENARIAT SOCIAL » SOMMET SOCIO-ÉCONOMIQUE DE 1996, SYNDICATS ET GROUPES POPULAIRES

Ghislaine Raymond
M éditeur
Ville Mont-Royal, 2013, 184 pages

Un dictionnaire de l'incroyance

GEORGES MINOIS

Qu'est-ce donc qu'un mécréant? Par définition, le contraire d'un croyant. *Le Petit Robert* donne l'expression pour un usage vieilli ou familier, mais dans le dictionnaire préparé par Georges Minois, elle recoupe un vaste ensemble de penseurs athées, sceptiques ou agnostiques, connus pour avoir exprimé des doutes sur, ou des arguments contre, l'existence de Dieu. Il ne s'agit donc pas d'abord de ceux que l'usage populaire désigne comme des anticléricaux ou des libres-penseurs, mais de tous ceux qui, à des degrés divers, peuvent être désignés comme des incroyants.

La lecture de ce répertoire est fascinante. Comme le dit l'auteur, on est toujours l'athée de quelqu'un, mais chez les philosophes, cette désignation devient vite problématique. Parce que, dans la plupart des sociétés religieuses où ils sont intervenus, les philosophes se voyaient contraints de tempérer leur scepticisme ou leurs convictions incroyantes, il était périlleux de se déclarer athée sans précaution. Inversement, dans les sociétés proclamant un athéisme officiel, les penseurs demeurés croyants ou sceptiques par rapport au matérialisme d'État se sont montrés très habiles au camouflage.

Ce dictionnaire n'entreprend pas de débusquer les uns et les autres, comme le firent en leur temps Vincent Placcius ou tous ces auteurs au service des inquisiteurs. Il cherche simplement à identifier les arguments de tous ceux pour qui l'existence d'un dieu, quelle qu'en soit la définition, ne va pas de soi.

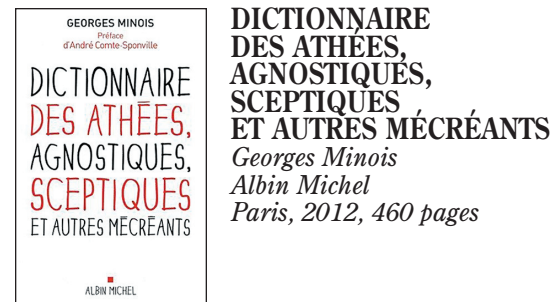
Prenons le cas de Spinoza. Quel Spinoza faut-il lire pour y trouver la dénonciation de la foi? Que faut-il penser de ceux qui retrouvent chez lui le langage codé des marranes, ces convertis de force contraints de cacher leur judaïsme derrière un christianisme de façade? Mais plus encore, que penser de l'identification entre la substance et la nature d'une part, et le principe métaphysique suprême d'autre part? Laissons de côté tous ces exemples où la position philosophique, par sa complexité, ruine par avance une classification trop simple, et allons vers les cas plus clairs: qui niera que Woody Allen soit sceptique ou que Dieu n'existe pas pour Antonioni? Chez les penseurs, la liste est longue de tous ceux qui ont développé des arguments sceptiques ou agnostiques, et cela depuis l'Antiquité jusqu'à Nietzsche et Feuerbach, cas clairs s'il en est. Georges Minois n'hésite pas à y ranger Aristote et Averroès; cela semble cepen-

dant abusif: c'est ne tenir aucun compte des positions pourtant assez claires de leur métaphysique.

Ce problème révèle une difficulté de fond, qui pourrait être le grand mérite de ce dictionnaire. S'il s'agit de l'incroyance philosophique, fondée sur des arguments rationnels, la définition de l'incroyance implique nettement celle de son objet. Par exemple, ne pas croire en Dieu serait équivalent à ne pas croire en un principe suprême de la réalité, ou en une fin ultime. Ce registre de l'athéisme rationnel est certainement celui qui permet d'identifier le plus clairement les penseurs qu'on peut qualifier d'incroyants. Mais il y a un autre registre, très présent dans ce dictionnaire, qui concerne les penseurs critiques des religions, de leurs croyances jugées archaïques ou irrationnelles, mais qui maintiennent une ouverture à l'existence d'une cause ou d'un principe transcendant. Martin Heidegger est-il un athée? Certainement pas au sens de la critique marxiste des religions. Et que dire d'Épicure et de Lucrèce, penseurs matérialistes, critiques de la religion populaire, mais apôtres d'une divinité suprême? Peut-on sans ciller les ranger avec Nietzsche?

Il aurait été intéressant de classer ce dictionnaire par période historique. Dans sa présentation actuelle, par ordre alphabétique, Anaxagore de Clazomènes côtoie Alain, et les risques de confusion sont grands. Mais pour l'essentiel, l'entreprise met en relief la complexité de telles classifications, dès lors que la définition même de Dieu ou du principe suprême est prise au sérieux. Elle éclaire les profondes mutations historiques qui ont affecté ces concepts et conduit à ce qu'on peut considérer aujourd'hui comme la sécularisation généralisée de la pensée.

Collaborateur
Le Devoir



NANCY HUSTON

LEMEAC



Reflets dans un œil d'homme

« Dans le style intelligent et personnel qui la caractérise, l'auteure dénonce la perte de sens créée par le monde occidental qui s'évertue à oublier sciemment que la coquetterie sert avant tout le biologique et la volonté de perpétuation de l'espèce. [...] On pourra adhérer ou non aux propos de Huston, mais, dans les deux cas, il était grand temps que quelqu'un nous les serve ! »

Anne-Marie Genest, *Le libraire*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

PRIX DES LECTEURS RADIO-CANADA 2013

pour une littérature franco-canadienne

DU 25 MARS AU 18 AVRIL 2013

COUREZ LA CHANCE DE DÉCOUVRIR BUENOS AIRES ET SA POÉSIE URBAINE

en participant au concours mettant en vedette les auteurs franco-canadiens de l'heure.

Valeur approximative: 5 200 \$
Détails et règlements à Radio-Canada.ca/prixdeslecteurs



Félicitations à NICOLE HOUDE

Lauréate du prix HERVÉ-FOULON DU LIVRE OUBLIÉ

pour son roman *La Maison du remous*




« Un cri qui vient de loin, qui traverse le temps ».

Robert Lalonde,
Préface de la réédition



Pleine lune